



CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT

Cie Hervé Koubi

On pourrait présenter ce spectacle sous l'angle autobiographique : ayant découvert de façon fortuite ses origines algériennes, Hervé Koubi a eu envie de revenir aux sources de sa propre histoire, de l'autre côté de la Méditerranée. On peut aussi évoquer son volet « social », qui transforme des danseurs de rue autodidactes rencontrés

à Alger en véritables professionnels de la scène. On serait enfin tenté d'insister sur la personnalité généreuse d'un chorégraphe ouvert à tous les styles, depuis sa formation chez Rosella Hightower jusqu'à son travail d'interprète pour Claude Brumachon ou Karine Saporta.

Mais ce serait reléguer au second plan l'essentiel : les qualités intrinsèques d'une pièce qui existe – ô combien – au-delà des intentions dont elle est chargée. *Ce que le jour doit à la nuit* donne à voir comme rarement l'extrême liberté des corps alliée à la totale maîtrise du geste chorégraphique. Les douze danseurs, tous magnifiques, ont gardé de leur apprentissage autodidacte le goût du risque et un engagement sans faille. Pourtant, leurs portés audacieux et leurs figures acrobatiques spectaculaires ne relèvent pas de la performance. Ils témoignent bien plutôt d'un désir immémorial d'élévation vers un autre espace-temps. Enroulés en spirale sur *la Passion selon Saint Jean* comme sur la musique arabe, leurs gestes tissent la trame d'une histoire très ancienne, faite de rencontres, de luttes et de quête spirituelle commune entre Orient et Occident. Puissance et grâce, passé et présent, ciel et terre enfin réunis. 🍀

Prochaine représentation :

15 juin au domaine Départemental de Chamarande (91).

Isabelle Calabre

La Souterraine → En images

DANSE ■ Le spectacle *El Din, ce que le jour doit à la nuit* a fait vibrer le centre culturel Yves-Furet, mardi
Des origines d'un chorégraphe aux origines de l'homme



CERCLE. Le motif du cycle, aussi présent qu'impressionnant.



STRUCTURE. La chorégraphie qui souligne le groupe, les tandems, laisse aussi une part à l'individu et quelque fois la solitude.



SOUPLESSE. Le corps dans son expression la plus simple et paradoxalement la plus sophistiquée.

Le chorégraphe Hervé Koubi présentait *El Din, ce que le jour doit à la nuit*, mardi à la Souterraine.

Les sièges du centre culturel sont tous occupés, et la scène, épurée, monopolise tous les regards. La dualité du spectacle, déjà présente dans le titre, se poursuit sur scène. Le noir des rideaux répond au blanc de la scène, le son naît du silence, le rythme, de l'immobilité. Le spectacle comme son nom l'indique laisse autant sa place au vide qu'au plein, à l'orient qu'à l'occident, au collectif qu'à l'individu.

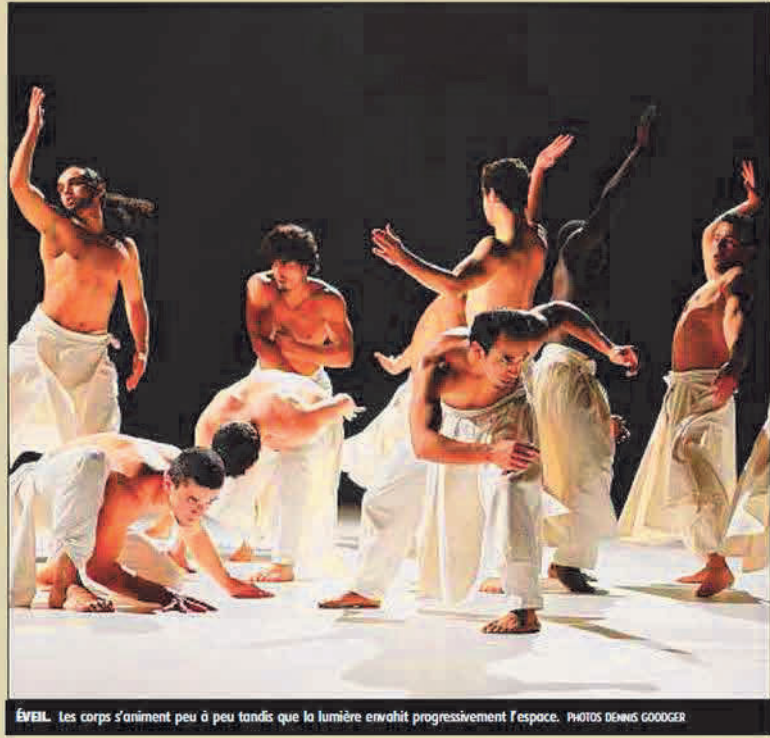
El Din joue sur les oppositions, le jour et la nuit, musique classique et contemporaine, d'orient et d'occident, et les lie dans ce qu'elles ont de plus primaire. Les contrastes, l'esthétique à la fois géométrique et complètement libre, les vibrations de certaines pistes sonores... La simplicité, ciselée comme dans le film 2001 *l'odyssée de l'espace*, semble caresser le même thème principal, la vie. Dieu (x) ou science, peu importe le miracle, c'est la vie qu'on ressent.

La simplicité est évocatrice et universelle. Ni codes apparents, ni symbo-

les, mais une expression qui parle à tous. Puis il y a l'importance du corps, collectif, visuel : chorégraphie unie, rythmée de contacts, de chocs d'évitements ; et individuel, sonore : le son des paumes et des plantes des pieds lors d'enchaînements surréels, les battements du cœur et la respiration. Les danseurs sont autant des corps distincts que les cellules d'un même corps. Au début, la scène s'éclaire progressivement et les corps s'animent petit à petit c'est l'histoire d'une naissance ou d'une renaissance. Peu avant la fin, la mort y est aussi évoquée.

Le rapport à l'autre est omniprésent. Dans la quête de l'autre, lorsqu'un danseur seul, à terre, tente de rejoindre ses semblables, ou la manière dont on évolue, à l'image d'une danse solitaire d'abord dupliquée puis dépassée. Si, au vu de la biographie du chorégraphe, la transposition de son questionnement sur ses propres origines est évidente, son travail abouti et le talent de sa compagnie, de ses « frères », en ont fait une œuvre qui unit les individus dans ce qu'ils ont de commun. ■

Samuel Guillon



ÉVEIL. Les corps s'animent peu à peu tandis que la lumière envahit progressivement l'espace. PHOTOS DENNIS GOODGER



CONTRASTE. Le spectacle jouait sur les vides et les pleins, l'ombre des danseurs avait une part importante dans la chorégraphie.



SUSPENSION. Instant d'éternité avant la chute.



ÉPURE. Un fond neutralisé et des costumes simples pour aller droit à l'essentiel.